

Title	La rêverie onomastique proustienne à travers la connaissance des lieux - la poésie des noms, ou la poésie des pays : «Bayeux», «Vitré», «Coutances»
Author(s)	Kawamoto, Shinya
Citation	Gallia. 2017, 56, p. 71-80
Version Type	VoR
URL	<a href="https://hdl.handle.net/11094/69833">https://hdl.handle.net/11094/69833</a>
rights	
Note	

***Osaka University Knowledge Archive : OUKA***

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

Osaka University

**La rêverie onomastique proustienne à travers la  
connaissance des lieux  
— la poésie des noms, ou la poésie des pays :  
« Bayeux », « Vitré », « Coutances »**

Shinya KAWAMOTO

Nous avons tenté, dans notre étude précédente, d'identifier des éléments réalistes dans des tableaux des villes de la rêverie sur les noms de pays<sup>1</sup>). Notre recherche a montré qu'existaient, dans ces images fantasmagoriques, des échos géographiques ou culturels des lieux réels, et non un système précis de synesthésie. Nous avons ainsi confronté les détails du pays avec ceux mentionnés dans deux types d'ouvrages, des guides touristiques et un récit de voyage, — les Guides-Joanne et *Par les champs et par les grèves* —, et les similarités des descriptions nous ont permis de trouver les corrélations. La présente étude fait suite à la précédente. Avec ces mêmes ouvrages de référence, et d'autres qui concernent les lieux, ou plus précisément la connaissance des lieux au temps de Proust, nous traitons ici de trois tableaux normands et bretons de la rêverie onomastique. Nous rechercherons ainsi, dans la « poésie des noms »<sup>2</sup>), des connaissances sûres de l'écrivain sur les villes réelles. Et, sur les textes mis en rapports, nous envisagerons aussi la possibilité intertextuelle.

Commençons par « Bayeux », qui se trouve en tête du passage sur la poésie des noms : « [...] Bayeux si haute dans sa noble dentelle rougeâtre et dont le faite était illuminé par le vieil or de sa dernière syllabe ; [...] » (*RTP*, t. I, p. 381). Sur l'image nominale de cette localité normande, Claudine Quémar et Jo Yoshida<sup>3</sup>) ont déjà fait des remarques importantes dans leurs études génétiques.

---

1) Cet article constitue une série de travaux avec le précédent : « La réalité géographique de la rêverie onomastique — Proust, lecteur de Guides-Joanne et de *Par les champs et par les grèves* », *Gallia*, n° 55, bulletin de l'université d'Osaka, 2016, p. 75-84. L'ensemble de nos travaux, en partie approfondis et développés, reprennent une étude premièrement parue en japonais en mars 2007, « La réalité géographique de la rêverie sur les noms de pays dans *À la recherche du temps perdu* — intertextualité ou caractéristiques du pays ? », *Études de langue et littérature françaises du Kansai*, n° 13, Société japonaise de langue et littérature françaises du Kansai, p. 59-69. Quant à la rêverie toponymique, il s'agit du passage de « Noms de pays : le nom », dans le 1<sup>er</sup> tome d'*À la recherche du temps perdu*, éd. dirigée par Jean-Yves Tadié, Gallimard, « Pléiade », 1987, p. 381-382 (désigné par *RTP*).

2) Expression de Bernard de Fallois dans sa préface au *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, 1954, p. 14.

3) Cl. Quémar, « Rêveries onomastiques proustiennes à la lumière des avant-textes », *Essais de critique génétique*, Flammarion, 1979 [article paru en 1977], p. 69-102 ; Jo Yoshida, « Métamorphose de l'église de Balbec : un aperçu génétique du "voyage au Nord" », *Bulletin*

Quand le texte final montre en filigrane des indices du pays réel, il s'agit, avant tout, de la « cathédrale » comme monument et de la « dentelle » comme tissu ajouré, qui correspondent aux caractéristiques de la ville bayeusaine. Et leur fusion métaphorique par la forme et la qualité (entre « tour » et « bonnet » ajourés) sublime la poésie onomastique. Tout cela se confirme dans les manuscrits. Dans le Cahier 29, considérant « Bayeux » comme un prototype de Balbec, le narrateur, renseigné par Swann sur la « cathédrale », imagine le lieu « presque persan », en outre, il « ne vo[il] [la ville] que dorée jaunie dorée comme une dentelle par l'or<e> jaunissement ancien de sa terminaison, dominant d'une tour [du] moyen âge une mer hivernale et déferlante » ;<sup>4)</sup> quant au Cahier 32, associant « dentelle » et « de pierre » ou/et « de sa cathédrale » dans des ratures, l'image nominale présente la tour ajourée de l'édifice en référence à celle centrale, gracieuse, octogonale et coiffée d'un dôme de la cathédrale Notre-Dame de Bayeux ; et dans le Cahier 3, brouillon le plus ancien, ébauchant une association d'idées autour d'une « petite ville de [...] Normandie < Caudebec ou Bayeux > », le narrateur se la figure comme « sous son nom [...] et son clocher ancien [...] comme sous une sa coiffe traditionnelle < traditionnelle de la paysanne cauchoise >, ou son bonnet de dentelles de la Reine Mathilde<sup>5)</sup> ». On sait bien que Proust visita Bayeux en août 1907. Il observa les « figures orientales de la cathédrale », et pourtant ne put voir sa « tapisserie de la Reine Mathilde<sup>6)</sup> » ; et en 1906, il avait connu l'édifice bayeusain au moins par des

---

*d'informations proustiennes*, n° 14, 1983, p. 41-61 ; *Études sur les manuscrits d'À la recherche du temps perdu*, Heibonsha, Tokyo, 1993, p. 139-167, en japonais. Voir surtout Quémard, art. cit., p. 86 et 95-98 ; Yoshida, art. cit., p. 53-56 et *op. cit.*, p. 139-153. Le « vieil or » du texte final, ou la couleur « dorée » ou « jauni[e] », etc., qu'on verra plus bas dans les brouillons, s'accordent aussi à la dentelle aux fuseaux, faite à l'origine en soie écrue, dite « blonde » (d'après *Le Petit Larousse illustré*, éd. 2015), et ce mot, suivi de « de sa dernière syllabe », évoque le roman balzacien *La Fille aux yeux d'or* (cf. Quémard, p. 96 et 86, et n. 38). À ce sujet, voir aussi notre n. 13. Pour citer les avant-textes, nous utilisons ci-dessous les sigles : < > pour un ajout, et / pour séparer les ratures successives. Les mots biffés sont raturés tels quels.

4) Cahier 29, N.a.fr. 16669, ff<sup>os</sup> 22 r<sup>o</sup> et 26 r<sup>o</sup> : « Ce que j'avais entendu dire par Swann que Bayeux (il voulait dire la cathédrale de Bayeux) était presque persan, [...] » (f<sup>o</sup> 22 r<sup>o</sup>).

5) Cahier 32, N.a.fr. 16672, f<sup>o</sup> 9 r<sup>o</sup> : « [...] Ba Bayeux noble grave et jauni doré jauni comme la< une la noble > dentelle jaunie de sa cathédrale / de ses normandes et de sa dernière syllabe / de pierre de sa cathédral de pierre < et dont nom [dont] le faite est plus doré illuminé par [par] < le vieil or de > sa dernière syllabe que par le couchant les tours d'aucune cathédrale de la terre >, [...] » ; Cahier 3, N.a.fr. 16643, ff<sup>os</sup> 24 r<sup>o</sup>-25 r<sup>o</sup> : « Ces jours là, surtout, quand si le vent fait entendre dans la cheminée un irrésistible appel [...], je voudrais partir avoir passé la nuit en chemin de fer, arriver au petit jour < avant qu'il soit tout à fait levé > < pour prendre un < au moment du > café au lait > dans quelque petite ville petite ville de < Bretagne > Normandie < Caudebec ou Bayeux > qui m'apparaît au pied / dans Fat / eiffée / surmo sous son nom an / traditionnel et son clocher ancien Caudebec ou Bayeux comme sous une sa coiffe traditionnelle < traditionnelle de la paysanne cauchoise >, ou son bonnet de dentelles de la Reine Mathilde, au bord de la mer soulevée en tempête < et partir aussitôt pour / en-bateau en promenade, poursuivi par les embruns >, près de jusqu'à l'église, friable rose et dentelée < comme un coquillage > entre les toits < ronds > des maisons comme un coquillage au milieu des galets, [...] ».

6) E.g. les lettres à Emmanuel Bibesco et à Émile Mâle, datées du mois d'août 1907. Voir

cartes postales<sup>7)</sup>. Les brouillons reflètent bien l'expérience de son voyage et ses connaissances sur la ville.

Or, en ce qui concerne la « dentelle » au sens propre, Proust devait savoir aussi que son industrie traditionnelle était bien renommée. Et il a pu l'appliquer à sa poésie onomastique. Comment s'est-il renseigné sur cette célèbre production de la ville ? Il l'aurait connue sur place lors de sa visite, mais ses connaissances peuvent également s'être appuyées sur des lectures. Quant à Flaubert et Du Camp, ils ne passèrent pas par Bayeux en 1847<sup>8)</sup>. Par contre, des volumes disponibles de Guides-Joanne font plus ou moins mention de la spécificité industrielle de la localité. Une édition de 1907, année de la visite de Proust, précise la situation de ce temps-là : « [...] **Bayeux** (*V. l'Index. — Cathédrale, un des principaux édifices religieux de la France ; Tapisserie de la Reine Mathilde ; maisons anciennes*), [...] » ; sans apporter la preuve intertextuelle, on s'aperçoit d'un parallélisme entre les textes de Joanne et de Proust ; les premiers points d'intérêts de la ville indiqués, « *Cathédrale* » et « *Tapisserie de la Reine Mathilde* », existent d'une certaine manière dès la première version de la poésie nominale (voir n. 5, *infra*) et composent désormais deux filiations fondamentales de l'image bayeusaine : la tour de l'édifice et la coiffure de femme qui symbolisent le lieu. Et le guide poursuit ainsi : « L'industrie dentellière, qui fit jadis sa réputation, a bien décliné, et Bayeux doit sa prospérité actuelle aux commerces des bestiaux et du beurre : elle exporte d'énormes quantités de beurre salé jusqu'en Amérique<sup>9)</sup>. » Au moment du voyage de Proust, ce n'était donc plus l'apogée glorieux, mais la tradition précieuse méritait toujours d'être indiquée. L'édition 1866, quant à elle, présentait les choses différemment : « Les dentelles de Bayeux jouissent d'une

---

*Correspondance de Marcel Proust*, Philip Kolb, t. VII, Plon, 1981, p. 255 et 256 (désignée ci-dessous par *Corr.* avec le numéro du tome). Dès l'été 1906, Proust était bien intéressé par la visite de Bayeux. Il nomme souvent la ville dans ses lettres. Il est remarquable que l'écrivain, cherchant en 1907 « une vieille ville provinciale, balzacienne, intacte » (*ibid.*, p. 256), la cite parfois avec « Vitré » et « Coutances » (cf. *Corr.*, t. XVII, p. 543 ; t. VII, p. 249). Ajoutons que, parmi les dix noms de villes de la rêverie toponymique, la ville de Bayeux est la seule dont Proust explicite sa visite dans ses lettres.

- 7) Lettre à Madame Straus, *Corr.*, t. VI, p. 231 : « Votre carte (vos cartes) de Bayeux m'ont enivré. Ah voilà la maison que je voudrais habiter. » Autour de l'année 1900, où il avait été acharné de Ruskin, il avait dû connaître la cathédrale par la lecture des *Sept Lampes de l'architecture* (traduites par George Elwall, Société d'édition artistique, 1900). Mais, selon sa note des éditions anglaises, Ruskin n'appréciait pas les dentelles de la tour centrale.
- 8) Flaubert visitera plus tard la ville et sa cathédrale Notre-Dame. Cf. *Correspondance*, éd. Jean Bruneau et Yvan Leclerc, Gallimard, t. IV, 1998, p. 816 ; t. V, 2007, p. 279 et 307.
- 9) *Itinéraire général de la France — Normandie*, Paul Joanne, Hachette, 1907, p. 313. Ces dernières phrases se trouvent aussi dans l'édition 1901. Nous avons tenté d'identifier, dans l'étude précédente, des éditions de Joanne que le romancier aurait pu consulter. À l'époque de sa fréquentation de Trouville, de 1891 à 1894, il aurait lu l'édition 1887 ou ses rééditions de *Trouville, Honfleur, Villerville...*, monographie de Joanne, ou/et celle(s) d'*Itinéraire général de la France*. Mais, les années suivantes, et sur la période de rédaction des brouillons, de 1909 à 1910, ce ne serait pas le même cas. Cf. art. cit., p. 76-78.

réputation méritée ; elles ont obtenu une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855<sup>10</sup>.» Et à présent, le Conservatoire de la dentelle est installé près du parvis de la cathédrale pour «sauvegarder le savoir-faire transmis par les dentellières de Bayeux depuis le XVII<sup>e</sup><sup>11</sup>». On voit ainsi que des éléments culturels qu'on relève dans la poésie du nom concordent avec la spécificité du pays. Mais, sans preuve définitive comme un témoignage, il est aussi, de fait, difficile de juger dans quelle mesure l'écriture proustienne se base sur des lectures. Si l'on vérifie la réalité de la description d'un lieu, plusieurs descriptions par divers observateurs se ressemblent plus ou moins, puisque le lieu présente certaines caractéristiques. C'est le cas de Bayeux.

Pour ce qui est du fascicule du Calvados de la collection «Géographies départementales», édité en 1880 par le même Adolphe Joanne, il signale aussi un aspect industriel du pays : «La fabrication des *blondes* et *dentelles*, aujourd'hui bien déchue, occupe encore quelques ouvrières à Amfreville, Argences, Balleroy, Bayeux, Bellengreville, Beuville, Bréville, Caen<sup>12</sup>.» Ces «*blondes*» peuvent constituer, comme on l'a vu (voir n. 3), une source de la couleur d'or («< le vieil or de > sa dernière syllabe») ou de jaune («*dorée jaunie* dorée comme une dentelle par l'œ<e> jaunissement ancien de sa terminaison», etc.) de l'image bayeusaine. Un dictionnaire du temps de Proust, le *Nouveau Larousse illustré*, dirigé par Claude Augé, utilise ce mot dans l'article consacré à la ville : «[...] Fabriques de dentelles, de blondes et de porcelaines ; [...]» (t. I, 1898), et cite aussi la ville dans l'article «blonde» : «Les principaux centres producteurs de cette sorte de dentelle, en France, sont : Le Puy, Chantilly, Bayeux, Caen et Mirecourt» (t. II, 1899). Et un autre, *Le Larousse pour tous*, édité par le même en 1907 ou 1909 (t. I), donne, à la rubrique «Economie domestique» de l'article «dentelle», l'information de «*Dentelles jaunies*» pour le nettoyage du tissu ajouré<sup>13</sup>. Pour ces cas, y a-t-il eu emprunt du texte ? On ne saurait le dire. Mais ces «blondes» et «dentelles jaunies» auraient été, elles, des termes en usage au temps du romancier. Il semble que la couleur «dorée» ou «jauni[e]» n'ait pas forcément son origine dans l'imitation de tel ou tel texte précis, mais plutôt dans l'analogie des expressions qui sont diffusées ou même stéréotypées chez les contemporains au point qu'on ne pense même plus au sens propre. Dans ce cas-là, ce ne serait pas un effet intertextuel au sens strict, mais une invention

10) *Itinéraire général de la France — Normandie*, Adolphe Joanne, Hachette, 1866, p. 326.

11) *Normandie*, coll. «Guides Bleus» (successeur de Joanne), Hachette, 2003, p. 309-310.

12) *Géographie du département du Calvados*, Adolphe Joanne, Hachette, 1880, p. 41.

13) Ces dictionnaires encyclopédiques n'indiquent pas la date de parution. Et on en verra de différentes dans les ouvrages qui les citent. Notre référence de datation est la date de la bibliographie du *Grand Larousse de la langue française*, en 7 vol., 1971-1978. Ajoutons que le *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse, en 17 vol., 1866-1890, montre encore, concernant les «blondes», la prospérité industrielle : «Il se fabrique à Bayeux des dentelles et blondes qui ont une réputation méritée ; [...]» (t. II, 1867).

métaphorique sur la base des connaissances de l'auteur. En dehors de l'influence d'autres livres, il y aurait le cas où le texte renvoie à d'autres sources d'information : les médias, comme la presse ou des supports publicitaires, y compris de type visuel, et les ouï-dire (rappelons une parole de Legrandin ou Swann concernant Balbec). Reprendre des renseignements de ce genre relève en fait de l'intertextuel. Et les connaissances générales d'une personne se fondent sur eux. La référence à des écrits, discours ou images est très souvent inconsciente et se cache dans la vie personnelle de l'auteur — qui est moins accessible à la recherche.

Or, dans une lettre de juillet 1907, avant sa visite en août, Proust confie sa lecture passionnée de Joanne : «Princesse, demander des titres de livres à moi qui ne lis rien depuis des années, que des guides Joanne, des géographies, des annuaires de châteaux, tout ce qui me permet de combiner des voyages ; de chercher des villes et... de ne pas partir<sup>14</sup>.» Par ces «géographies», il entend sans doute la collection de «Géographies départementales», dont le fascicule du Calvados, qu'on a déjà vu, insère même une belle gravure des tours et de l'abside de la cathédrale de Bayeux (*op. cit.*, p. 49 et 41). Des lettres de 1906 et 1907, et même déjà de 1903 ou 1904, révèlent ainsi une aspiration du romancier au voyage, surtout en Bretagne<sup>15</sup>. La lettre citée se poursuit comme ceci : «Je crois pourtant que cette fois je vais aller en Bretagne. Si vous avez de curieuses villes ou de beaux paysages à m'y recommander je vous en serais bien reconnaissant. [...] la pensée d'aller de l'hôtel de Lamballe à celui de Morlaix, et de celui de Morlaix à celui de Quimper et de Ploermel enchante mon imagination mais épouvante mon asthme» (cf. n. 14). L'écrivain, comme dans l'épisode de son roman, rêve très longtemps du pays breton, mais son état de santé ne lui permettra finalement effectuer un voyage qu'en été 1907, en Normandie, plus proche. Si l'on tient compte de l'arrière-plan de la naissance de l'épisode, il faudrait penser tout de même aux soutiens livresques, entre autres d'ouvrages touristiques ou géographiques qui ont nourri son imagination pour la poésie des noms.

Examinons maintenant le tableautin de «Vitré», qui suit le nom normand : «[...] Vitré dont l'accent aigu losangeait de bois noir le vitrage ancien ; [...]» (*RTP*, t. I, p. 381). Quémar fait observer que l'image de losanges «est due [...] à la forme du *V* initial (qui figure en effet la moitié d'un losange)» et qu'à l'élaboration du texte interviendrait «l'idée des vieilles maisons de Vitré», caractéristique du pays ; et elle ajoute plus précisément : «l'image type des maisons médiévales de la région et des confins de Normandie avec leurs façades

14) D'après l'édition revue par Françoise Leriche, *Lettres*, Plon, 2004, p. 403-405. Lettre à Mme de Caraman-Chimay, datée de la seconde quinzaine de juillet. Cf. *Corr.* t. VII, p. 224.

15) *E.g. Corr.*, t. III, p. 409 ; t. IV, p. 241 et 269.

à colombages très souvent losangés<sup>16)</sup>». À part le château ou l'église Notre-Dame assez connus, le quartier ancien ayant de vieux logis est mentionné par l'édition 1892 (rééd. 1895) de Joanne : « [...], Vitré est restée un type particulier entre toutes les villes de la Bretagne et l'une des villes de la France qui ont le mieux conservé leur physionomie du moyen âge. [...] Il faut s'enfoncer dans les vieilles rues du moyen âge, inextricable pêle-mêle de maisons de bois à ressauts, aux auvents curvilignes, couvertes et bardées d'une ardoise grossière, imprégnée de mousse et de lichens qui leur donnent un sombre et lugubre reflet ; [...]»<sup>17)</sup>. Et sur ces bâtiments en bois, Maxime Du Camp, compagnon de Flaubert à la randonnée de 1847, décrit aussi bien dans le chapitre pair dont il a la charge : « Ainsi que Morlaix, elle [= la ville] a conservé quelques vieilles maisons à poutrelles noires, à pignons avancés, à balcons de bois vermoulus<sup>18)</sup>. » Comme le signale Quémard<sup>19)</sup>, la forme du *V*, ou la moitié d'un losange, représenterait certes la charpente de bois sur le mur puisque Proust écrit : « losangeait ». Mais nous soulignons, prenant à la lettre le texte, que c'est la forme de l'« accent aigu », côté d'un demi-losange *V*, qui figure, en diagonale, chaque pan de bois du colombage — avec en réalité sa forme inverse, l'autre côté de *V*, et la forme verticale, *I*, qui sont comprises dans le nom. C'est ainsi que l'effet graphique du nom de Vitré est bien observé dans le pays lui-même.

Or, autour de la localité bretonne, Flaubert a noté ses expériences ou impressions dans un des carnets de voyage ; son memento n'est toutefois pas développé pour la raison que Vitré n'appartenait pas à son chapitre impair<sup>20)</sup>. Il a consigné surtout trois intérêts : hôtel, château fort et château des Rochers. Comme l'indique Du Camp, tous ces lieux concernent Mme de Sévigné. Les deux voyageurs arrivent d'abord à l'« hôtel, vaste maison d'antique apparence qui, jadis, appartenait à Mme de Sévigné », et finissent par aller voir son ancien château. Pour justifier cette visite-ci, Maxime dit : « Comme nous étions dans le

16) Art. cit., p. 91-92. Quémard fait remarquer aussi l'influence de Ruskin précisant « les divers types de maisons gothiques de Normandie » (n. 53).

17) *Itinéraire général de la France — Bretagne*, Paul Joanne, Hachette, 1895, p. 46-47.

18) *Par les champs et par les grèves*, in *Œuvres complètes*, éd. dirigée par Claudine Gothot-Mersch, Gallimard, « Pléiade », t. II, 2013, p. 262.

19) Gérard Genette signale aussi, dans le processus cratyléen des Noms, l'effet graphique de Vitré, surtout diagonal, sur son image : « [...] le vitrage ancien de ses maisons justifie ("étymologiquement") le nom de Vitré, dont à son tour l'accent aigu (on remarquera ici l'action non plus de la sonorité mais de la forme graphique), dans son mouvement diagonal, "losange de bois noir" les façades anciennes ; [...] » (« L'âge des noms », *Mimologiques*, Seuil, 1976, p. 319 [article repris de *Figures II*, 1972]).

20) Dans l'édition Conard (1910), première édition intégrale du texte de Flaubert, ses notes de voyage sont mises par l'éditeur à chaque ouverture de chapitre. Cf. *Œuvres complètes de Gustave Flaubert*, t. VI, chapitre XII, p. 333. Quant à la lecture par Proust de cette édition, notre étude tient celle-ci plutôt pour inédite au temps de la rédaction des Cahiers 32 et 29 (1909-1910) ; cf. Quémard, art. cit., p. 90, n. 49 et 51 ; et notre précédente étude). Proust est aussi ignorant du texte de Du Camp, omis dans l'édition Charpentier (1886) qu'il a lue.

pays de Mme de Sévigné, [...]»<sup>21</sup>). Et il en est de même du carnet de Gustave : « — Vitré, douves devant l'hôtel Sévigné, grande maison blanche où nous sommes descendus. Vieux château ; deux tours à toit aigu. [...] Tours le long, ou plutôt dans la ville ; une récrépie sottement. Jolie route pour aller aux Rochers, à travers les bois. » En arrivant au but, il a un mot proustien : « Il n'y a pas de rochers aux Rochers. » Puis il fait la tournée des pièces de l'épistolière et enregistre le « portrait de Mme de Sévigné », « Chambre de Mme de Sévigné », « Cabinet », etc.<sup>22</sup>). Ainsi, si l'on suit leurs textes, on s'aperçoit d'une curieuse coïncidence graphique entre les noms de Sévigné et de son pays, Vitré : le premier, contenant un *V* et un *I* comme dans le second, est « losang[é] » par deux « accent[s] aigu[s] » (en ce cas, le *S* serait un crochet de volet sur le mur). La correspondance surprenante n'aurait sans doute pas été préméditée par Proust. Mais il savait probablement que le château de son écrivain préféré se situe aux environs de la ville. L'image nominale de Vitré est d'autant mieux suggestive.

Or, comme l'a montré Quémard par son analyse génétique, le « sème dominant » est en fait le « vitrage », qu'on voit appliqué à la vision de « Valognes » au Cahier 29 ; par la lecture du *Chevalier Des Touches* de Barbey d'Aureville, le narrateur s'imagine cette localité manchoise « vitrée ». Selon Quémard, l'association « Vitré – vitré » a conduit le romancier à prêter l'image à cette ville bretonne<sup>23</sup>). Mais, dans cette réalisation d'un modèle cratyléen par excellence, on observe une référence correcte et subtile au pays ; en effet, la physionomie géographique vitrénne contient de vieilles maisons de bois. Le transfert d'une image d'une ville à une autre ne se limite pas au cas de Valognes et Vitré. On le remarque également dans « Coutances ». Enfin, par cette greffe d'un élément hétérogène, l'écriture proustienne a pour résultat d'établir, dans la poésie onomastique, une meilleure conformité avec son référent, le lieu.

Citons d'abord l'image onomastique de « Coutances », placée en quatrième

21) D'après le texte de Maxime Du Camp. Éd. « Pléiade », p. 262-263.

22) Pour le texte de Flaubert, *ibid.*, p. 315.

23) Art. cit., p. 92. Le Cahier 29 déroule en parallèle le récit de Valognes et, on l'a vu, de Bayeux : « [...] ce que j'avais lu dans le Chevalier Destouches de la rue de Valognes sous la pluie, où on entendait les pas et de son église vitrée comme une lanterne, me fais[ait] imaginer [...] une autre [ville] où il ne passait personne, où il était 9 heures du soir, et qui était vitrée » (f° 22 r°). Dans ce cahier, on ne trouve donc pas l'image « vitrée » de Vitré, sauf de simples mentions du nom : « [...], qu'est-ce qui me donnerait la plus forte impression Vitré ou Coutances ! » (f° 23 r°). Il y a pourtant une note de régie rayée qui annonce la préparation de l'image : « Et de là nous irions aux pays poétiques (peut-être mettre ici Pontaven etc après avoir mis Vitré) nous irions [...] » (f° 27 r°). Ainsi, c'est le Cahier 32 qui montre une ébauche du tableautin dont l'écriture est légèrement différente du texte définitif : « Mais < Mais alors [en marge] > < longtemps, l'image > l'accent aigu de v Vitré losangeait < pour moi > de bois noir, depuis mon enfance, le son vitrage ancien de son nom » (f° 9 r°). Ajoutons que ce Cahier 32 fait mention du roman de Barbey d'Aureville dans une page rayée : « [...] j'aurais vu été baigné d'une atmosphère plus poétique qu'en lisant le < 1<sup>er</sup> chapitre > Chevalier des Touches et le Cabinet des Antiques » [biffé] (f° 10 r°).



à la suite du «doux Lamballe»<sup>241</sup> : «[...] ; Coutances, cathédrale normande, que sa diphtongue finale, grasse et jaunissante couronne par une tour de beurre ; [...]» (*RTP*, t. I, p. 381-382). Au contraire du cas de «Bayeux», on trouve, dans le texte définitif, un indice bien précisé, «cathédrale», existant de fait dans cette localité manchoise, mais absent des Cahiers 32 et 29 ; c'est le Cahier 20 (rédigé vers 1911), étape suivante des deux brouillons, qui présentera le mot (f° 7 r°) dans un contexte presque identique au texte final<sup>251</sup>. La version du Cahier 29 n'y fait que des allusions, comme «gothique» : «De là nous irions à Coutances, dont le grand nom mélancolique coupait le ciel comme un couteau, avec ce reflet doré de sa dernière syllabe, un peu soleil couchant, un peu beurre, dans cette Normandie d'art et de prose, de gothique et d'élevage < et > de fermes<sup>261</sup>.» Or, autour de «coup[er] le ciel comme un couteau», Quémar fait une remarque importante ; d'une part, on note un jeu d'assonances en *cou* et *an*, composants du nom «*Coutances*», comme «*coupait*», «*couteau*», «*grand*», «*mélancolique*», d'autre part, «si c'est en raison de ses sonorités que le Nom paraît "couper le ciel" comme "un couteau" au Cahier 29, cette vision désigne en même temps le jaillissement de la flèche de la cathédrale vers le ciel<sup>271</sup>» (voir n. 26, version du Cahier 32). Les éléments coopératifs en sonorité visent à représenter la forme ou la circonstance de la tour de l'édifice symbolique de la localité. Et y collabore la métaphore du «beurre», non seulement associé à l'idée de couteau, mais aussi produit agricole du pays<sup>281</sup>. Cette «tour de beurre» (et les manuscrits évoquent «sa dernière syllabe [...] un peu beurre» ou «le luisant du beurre normand») est un nom attribué à l'origine à une tour de la cathédrale de Rouen comme le signale Quémar<sup>291</sup>. Mais cet emprunt de dénomination n'est pas sans

24) Sur l'ordre des noms, qui n'est pas forcément réaliste du point de vue géographique, voir notre étude, «Poétique toponymique proustienne — l'organisation des noms de villes dans la réverie onomastique», *Gallia*, n° 54, bulletin de l'université d'Osaka, 2015, p. 73-82.

25) N.a.fr. 16660, ff° 7 r°-8 r°. À ce stade, on voit que l'image se transforme, passant du sujet qui coupe «comme un couteau» à l'objet qui est coupé comme du «beurre».

26) Ff° 26 r°-27 r°. Quant au Cahier 32, on remarque des mots «flèche *biffée*» ou «clocher» : «[...] ; j'admiraïs < qu'on pût y atteindre, > qu'il fût possible d'aller à Paimpol < J'admiraïs qu'on pût vraiment aller à < Morlaix, > Quimperlé. Oui > ; et quand quand après [après] avoir laissé Coutances dont la<e> flèche clocher < est > doré par reçoit de cette grasse résonnance finale comme < le luisant > du beurre normand, [...]» (f° 9 r°).

27) Cf. art. cit., p. 81 et 98.

28) *Ibid.*, p. 98-99 : «[...] [La] rencontre, au fil de l'écriture, entre l'image du "couteau" qui "coupe" et celle du "beurre" a fait naître la vision d'une de ces mottes de beurre, véritables tours jaunes et luisantes, que les crémiers découpent pour leurs clients.»

29) Art. cit., p. 99. Comment Proust a-t-il connu la dénomination de «tour de beurre» ? Au contraire de Coutances, la ville de Rouen a été visitée par l'écrivain en janvier 1900, à l'époque où il était bien attiré par Ruskin. Et *Les Sept Lampes de l'architecture* (1900) font quelques mentions de cette tour. Les lettres de Proust de 1899 racontent sa lecture de ce titre, bien qu'à ce moment-là, un seul chapitre de l'ouvrage était disponible : Georges Olivier Destrée, «Traduction d'un chapitre des Sept lampes de l'architecture de John Ruskin», *Revue générale*, octobre 1895, p. 481-499 (sauf des extraits parus dans le *Bulletin de l'Union pour l'action morale*). Cf. *Corr.*, t. II, p. 365 et n. 2 ; p. 367 et n. 3. Ajoutons que l'ouvrage cite la cathédrale de Coutances, et non ses tours. Quant aux Joanne, la mention sur cette tournure semble être permanente dans ses

fondement, car la tour octogone de la croisée de la cathédrale coutançaise, surtout vue du côté de l'abside, est d'une grande ressemblance avec du beurre tranché par un outil à lame, et les deux flèches en forme de pyramide, y compris plusieurs tourelles triangulaires, présentent l'aspect de couteaux dressés vers le ciel<sup>30</sup>. Chaque expression appliquée à l'image ne sert donc pas à la vague évocation d'un pays normand, mais fait allusion à l'édifice symbolique de la ville réelle. Et on reconnaît encore ici le transfert d'un élément originire d'un autre lieu, tel qu'on l'a vu avec le cas de Vitré ayant assimilé le vitrage de Valognes. L'emprunt de «tour de beurre» à Rouen ne gêne pas la cohérence réaliste sous-entendue dans le tableautin, mais au contraire, ce processus de l'écriture proustienne parvient à tirer un meilleur effet métaphorique de l'appellation pour refléter le pays réel dans le jeu de la poésie onomastique.

Or, afin de mieux saisir les expressions utilisées, il est bon de faire attention à la situation géographique de la cathédrale. D'après l'édition 1907 de Joanne, cet édifice gothique, et déjà assez élevé avec ses flèches pointues, est construit «au sommet de la colline» haute de «92 m.»<sup>31</sup>. Et elle se voit même de la mer, alors que la localité s'en trouve bien loin ; elle servait aux marins de point de repère pour la navigation<sup>32</sup>. L'édition 1866 d'*Itinéraire générale de la France* évoque sa hauteur remarquable avec des épisodes historiques : «La hauteur des tours, y compris celle de la pyramide, est de 77 mètr. 40 c. Au-dessus de la croisée se dresse une énorme tour octogone, nommée le *Plomb* et flanquée de tourelles sur les quatre faces diagonales. "On est vraiment saisi d'admiration["]", dit M. Renault, à la vue de cette belle tour, qui, majestueuse et grandiose, s'élève comme le plus fier ornement de cette église. Aussi Vauban,

---

éditions sur la Normandie. On le constate par exemple dès l'édition 1866 d'*Itinéraire générale de la France*, ou même dans le petit format des «Guides-Diamant» (éd. 1889 et 1897). Et l'édition 1901, année suivant la publication de «Pèlerinage ruskiniens en France» (*Le Figaro*, le 13 février 1900) et de «John Ruskin» (*La Gazette des Beaux-Arts*, avril et août 1900), ou l'édition 1907 de l'*Itinéraire* présentent le même texte sur la cathédrale de Rouen : «La tour qui lui [= la tour de gauche ou tour de St-Romain] correspond à dr., appelée **tour de Beurre**, un des édifices les plus célèbres du style flamboyant, fut bâtie de 1485 à 1507, au moyen du produit des dispenses accordées aux fidèles pour l'usage du beurre en carême» (*op. cit.*, éd. 1901, p. 29 ; éd. 1907, p. 20). Les précisions de Joanne nous informent que la dénomination ne correspond pas du tout à la forme de la tour, mais à son origine historique.

30) Comme Quémar en fait mention, cette tour est même appelée «le Plomb». Cf. art. cit., p. 99. Le surnom est si connu qu'on peut le trouver dans quelques Joanne : «Au-dessus de la croisée se dresse une énorme tour octogonale, nommée le **Plomb** [...] et flanquée de tourelles sur les quatre faces diagonales» (*op. cit.*, éd. 1907, p. 375). Dès l'édition 1866 paraît ce texte. On reviendra à ce sujet plus bas.

31) *Ibid.*, éd. 1907, p. 374 : «La **Cathédrale**, une des plus belles de France, est située au sommet de la colline (92 m. d'alt.).»

32) Le texte du *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse (t. III, 1868) souligne aussi sa hauteur : «Coutances, bâtie sur une colline qui s'étend du N. au S., au milieu d'un paysage des plus pittoresques, s'embellit chaque jour et redresse ses rues, jadis étroites et mal percées ; elle montre avec orgueil sa belle cathédrale, du style de transition, surmontée d'une tour élevée qui sert de point de reconnaissance aux pêcheurs.»

juge si compétent, s'écria-t-il à la vue de ce dôme aérien : *Quel est le sublime fou qui a osé lancer dans les airs un pareil monument ?*<sup>33)</sup> Signalons que la tour centrale dite «Plomb», qui correspondrait sans doute à la «tour de beurre», est aussi mentionnée pour qu'on admire non seulement sa beauté mais aussi sa hauteur ; celle-ci ne serait pas indigne de la tournure «couper le ciel», alors que les formes aiguës des autres tours ou tourelles conviennent plutôt au mot «couteau». Mais comment Proust a-t-il connu les détails de Notre-Dame de Coutances ? Ses lettres parlent de son intérêt fort pour la ville, mais pas d'une visite. A-t-il lu alors certains des Joanne qu'on a vus plus haut, puisqu'ils ne cessent de citer les tours de l'édifice dès l'édition 1866. Ce serait possible. Mais qu'en est-il de la comparaison «comme un couteau» ? À la différence des guides, *Géographie du département de la Manche* (Hachette, 1880), édité par A. Joanne, contient des gravures, dont l'une est la cathédrale coutançaise vue de loin (p. 57) ; celle-ci évoquerait la tournure «couper le ciel», mais non pas forcément le mot «couteau». L'écrivain n'aurait-il pas vu une image, par exemple sur une carte postale (comme pour Bayeux) ou une affiche publicitaire, ou entendu parler de l'édifice d'une manière quelconque ? Quant à Flaubert et Du Camp, ils ne passèrent pas par cette localité.

La poésie des noms «Bayeux», «Vitré», «Coutances» nous dévoile ainsi une écriture relative à la rêverie du romancier lui-même, non seulement onomastique, mais aussi géographique, historique ou culturelle sur les villes réelles — au point qu'on serait tenté de la qualifier de poésie des pays. [*à suivre*]

(chargé de cours à l'université Ritsumeikan)

---

33) *Op. cit.*, éd. 1866, p. 488. À part les précisions des tours de l'édifice, les paroles de Renault (général français) et Vauban (maréchal de France) ne figurent plus dans les éditions 1901 ou 1907. Mais le dictionnaire de Pierre Larousse cité à la note précédente donne les textes des deux personnages dans l'article consacré à la ville.